

Dhoquois, Anne (sous la direction de). *Comment je suis devenu ethnologue*. Paris, Le Cavalier Bleu, « Comment je suis devenu », 2008, 216 p. ISBN 978-2-84670-194-5

Stéphanie Teasdale

Volume 7, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038357ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038357ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Teasdale, S. (2009). Review of [Dhoquois, Anne (sous la direction de). *Comment je suis devenu ethnologue*. Paris, Le Cavalier Bleu, « Comment je suis devenu », 2008, 216 p. ISBN 978-2-84670-194-5]. *Rabaska*, 7, 173–177.
<https://doi.org/10.7202/038357ar>

Certaines parties auraient gagné à être plus élaborées comme sa méthode d'entraînement, son régime alimentaire. Il faut toutefois remercier Raymond Desbiens d'avoir comblé une lacune importante de notre culture populaire. À la fin de sa vie, Jean-Marie-Prudent Landry se cherchait un écrivain intéressé à écrire sa biographie. Il a contacté l'éditeur du présent livre et auteur d'une vie d'Alexis le Trotteur, mais ce dernier, accaparé par d'autres projets, a décliné l'offre. Il s'est tourné alors vers Raoul Lapointe, un historien régional, mais ce dernier n'a pu mener sa tâche à terme. Finalement, un ami, Philippe Desgagné, a transcrit sa vie sous sa dictée. Ce premier jet n'a pu cependant être mis en forme à la suite du décès du transcripteur. Tous ces aléas rendent précieux le travail de l'auteur. Il a procédé à des recherches sérieuses, fait tester certains exploits en laboratoire, consulté autant les archives que les témoins de l'époque. Lorsque ses informations relèvent davantage du ouï-dire que des faits attestés, il n'en fait pas mystère et prend un soin consciencieux à en aviser ses lecteurs. Cette honnêteté intellectuelle aide à départager les limites et les certitudes de cette biographie.

La lecture de *Prudent Landry, le Roi de la mâchoire* laisse souvent perplexe : comment un homme si petit pouvait-il déployer une telle force physique et soulever des charges vingt-neuf fois plus lourdes que le poids de son corps ? Il y a un mystère des hommes forts propre à nourrir un imaginaire avide de merveilleux. Raymond Desbiens, loin de le réduire ou de le détruire, prouve qu'il s'inscrit dans notre espace-temps : ce héros faisait partie de notre quotidien tout en œuvrant pour survivre dans nos légendes. Son obsession, au crépuscule de sa vie, était d'échapper à la deuxième mort, c'est-à-dire à l'oubli dans la mémoire de ceux qui nous survivent. Ses performances sont un tel sujet d'étonnement qu'on ne peut, dès lors, que souscrire aux propos de Hamlet : « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'y a de rêves dans ta philosophie » (Shakespeare).

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

DHOQUOIS, ANNE (sous la direction de). *Comment je suis devenu ethnologue*. Paris, Le Cavalier Bleu, « Comment je suis devenu », 2008, 216 p. ISBN 978-2-84670-194-5.

D'emblée, il peut être utile de préciser qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage découlant d'une étude, ni d'une enquête ethnologique, bien que la formule de la collection « Comment je suis devenu... », des éditions du Cavalier Bleu, se situe non loin de l'approche ethnologique à quelques différences majeures,

en cela que l'approche ne découle ici d'aucune démarche scientifique et que le sujet se raconte lui-même, c'est-à-dire non pas dans une relation « enquêteur – participant », mais bien « participant – enquêteur », puisque hormis les questions de départ données à chacun, c'est le participant qui semble se questionner lui-même en s'écrivant, en s'entretenant sur lui-même. La collection « Comment je suis devenu... », lancée en 2007 avec *Comment je suis devenu géographe*, poursuit dans cette même lignée de vulgarisation avec différents métiers. *Comment je suis devenu ethnologue*, préfacé par Zeev Gourarier et dirigé par Anne Dhoquois, journaliste spécialisée dans les questions de société et qui a entre autres publié en 2007 *Petites fabriques de la démocratie*, en collaboration avec Marc Hatzfeld, se veut une rencontre avec l'ethnologie et son vaste monde, à travers une épistémologie de la discipline.

Vulgarisée, synthétisée, la pratique de l'ethnologue est vue et revue à travers les récits de pratique de douze ethnologues qui se racontent – ou s'écrivent – eux-mêmes. Cet ouvrage, qui s'adresse à un public très large, peut se vanter de rassembler des textes où des ethnologues de renom se livrent généreusement en osant se raconter eux-mêmes, mais aussi, avancer une critique honnête de la discipline telle que perçue aujourd'hui, à travers leur propre regard. Pour rendre compte de ce « collectif », certains aspects en seront soulignés à travers la structure de l'ouvrage qui sera ici rappelée.

Ce « recueil de récits » n'a pas la prétention de proposer au lecteur une image totalisante du métier, de la pratique, de la vie, du parcours, des intérêts et des questionnements de l'ethnologue en général, mais bien douze perspectives différentes de l'ethnologie, de ses questions et intérêts, de ses méthodes et de ses terrains. Il ne s'agit pas non plus d'offrir des réponses précises et figées à la question « qu'est-ce qu'un ethnologue », mais plutôt d'ouvrir une fenêtre sur des processus inhérents à la discipline tout en découvrant que l'ethnologue ne le devient qu'au fil de ses expériences qu'il accumule, questionne et approfondit sans cesse. Nous réalisons alors qu'il n'y a pas une ethnologie, mais des ethnologies, puisque chacun s'inscrit dans une pratique à laquelle il a lui-même contribué. L'ethnologie, nous le constatons ici, est une discipline vivante du présent qui se nourrit du regard, celui-là même qui contribue à la construction de l'identité du chercheur, de sa réflexion et qui, en fin de tout, module sa pratique et ses expériences de terrain. Pour reprendre les termes de Zeev Gourarier, « tous les témoignages sur la pratique de l'ethnologie concordent pour rappeler à quel point il est nécessaire de prendre son temps pour écouter, observer, voire se perdre, pour mieux, dans un second temps, se distancier, comprendre et analyser. Le métier d'ethnologue se construit toujours autour d'une plongée au cœur de la société » (p. 7).

La préface de Zeev Gourarier, conservateur général du patrimoine en France, fait mention de la nécessité de « cette profession [qui] est, plus que jamais, indispensable à notre monde contemporain. Aujourd'hui, quand la quantité et la rapidité de l'information submerge l'esprit critique, [...] l'ethnologie reste, par excellence, une école de la raison au service de la diversité des savoirs et des cultures » (p. 8). À son tour, Anne Dhoquois introduit le lecteur dans le monde de l'ethnologie et de l'anthropologie en façonnant une histoire brève de la discipline, depuis sa genèse jusqu'aux débats et transformations de celle-ci.

Le cœur de l'ouvrage est divisé en douze chapitres d'une quinzaine de pages. Chaque chapitre est consacré à un ethnologue : Marc Augé, Jean Cuisenier, Philippe Descola, Pascal Dibie, Jeanne Favret-Saada, Jean-Paul Filiod, Maurice Godelier, Marc Hatzfeld, Françoise Héritier, Frank Michel, Monique Sélim et Jean-Michel Servet, et chacun suit la même organisation, en commençant par la vocation, suivit du cursus. Dans ces deux premières parties, l'auteur se raconte à travers des récits de son enfance, de voyage ou encore de pratique. Nous y découvrons la personne avant l'ethnologue. Le récit de leur rencontre avec la discipline nous montre l'éclectisme des parcours qui mènent à cette pratique et que la diversité des terrains possibles aujourd'hui en est en partie le résultat, mélangée avec les changements de perception de l'« autre ». Rares sont ceux qui ont fermement désiré devenir ethnologue avant tout. Leur cheminement intellectuel et le hasard des rencontres constituent le plus souvent ce qui les y ont conduits.

Dans la partie suivante, « l'apport à l'ethnologie », l'auteur est amené à réfléchir sur son travail et ce qu'il a apporté à l'ethnologie. Il s'agit d'une synthèse de sa pensée, de ses questionnements et intérêts et des travaux réalisés suite à ses terrains. Ceci amène le lecteur aux « figures » qui ont marqué le parcours du chercheur. Dans cette partie, nous passons avec eux à travers une revue des anthropologues, ethnologues, philosophes et sociologues qui ont influencé leur parcours, leur réflexion et leur pratique tant par leur enseignement, leur amitié, leurs travaux et leurs écrits. Comme des mentors, ces figures marquantes précèdent le travail de leurs successeurs et en cela, d'en rappeler l'influence de leurs concepts et théories, quelle qu'elle soit, apporte une profondeur à leurs propres travaux en les situant dans l'histoire de la discipline.

Le « regard sur l'ethnologie actuelle » est par la suite abordé et donne l'occasion à chacun des auteurs d'émettre une critique de la discipline et de la pratique. Jean Cuisenier, par exemple, affirme que « la discipline est en crise », parce qu'« elle a centré son intérêt sur les civilisations exotiques. Or, écrit-il, ces terrains-là ont complètement changé [...] » (p. 45). Marc Augé, qui entrevoit plusieurs risques liés à l'anthropologie contemporaine, écrit

que « pour qu'une anthropologie durable existe, il faut qu'elle passe par une étude approfondie du terrain » (p. 27). Pascal Dibie exprime quant à lui que ce qui l'effraie, c'est de voir de plus en plus de suppressions de départements d'ethnologie alors que nous sommes dans un « moment où le besoin d'une ethnologie se fait de nouveau sentir. » Selon Dibie toujours, « le véritable mérite de l'ethnologue est de savoir et surtout de pouvoir décrire une société donnée dans une époque donnée sans *a priori* » (p. 76). Filiod, de son côté, se questionne sur la possibilité de porter un discours global, anthropologique, aujourd'hui, à partir des approches plurielles qui font par ailleurs la richesse de la discipline (p. 108). Citons, pour terminer, Maurice Godelier qui commente aussi le passage de la discipline à travers « plusieurs crises au cours desquelles la pratique et le discours des anthropologues ont été à chaque fois remis en question et fait l'objet de prises de conscience critiques. » Selon lui, la seule façon qui assure la survivance de la discipline dans ces cas, est en « pratiquant une déconstruction qui aboutit à la reconstruction de la discipline sur une base à la fois plus rigoureuse et plus critique d'elle-même » (p. 127). Enfin, chaque chapitre se termine par une bibliographie brièvement commentée qui relate à la fois l'évolution des objets d'étude et les champs d'intérêts des chercheurs, tout en demeurant suggestive. En annexe, l'ouvrage se termine par un cahier pratique incluant les formations, les métiers, les secteurs d'activité, les adresses utiles et les lectures liées à l'ethnologie, sorte d'annuaire qui conclut l'ouvrage.

Bien que cette annexe ait une utilité certaine, elle donne l'impression qu'il s'agit d'un document publicitaire subventionné ou, encore, que l'ouvrage s'adresse particulièrement à de jeunes étudiants français, à la recherche d'un programme d'étude, d'autant plus que ce livre est manifestement français en ce qui a trait au choix des ethnologues et de la tradition dans laquelle la discipline est traitée. Il faut préciser aussi que cet ouvrage ne contient aucune conclusion pour clore le sujet, boucler la boucle à ce tour d'horizons sur le monde de l'ethnologie, ce qui laisse une impression d'inachèvement. De même, l'introduction n'apporte aucune précision d'intérêt méthodologique et les questions que la lecture de l'ouvrage soulève ne trouvent pas de réponses, à savoir les raisons pour lesquelles ces ethnologues ont été choisis plutôt que d'autres, ou encore la méthode employée auprès d'eux afin de collecter leurs récits : ont-ils reçus des questions écrites auxquelles ils ont répondu par écrit, ou encore est-ce le fruit d'enquêtes orales dont les entretiens ont été retranscrits et retravaillés ? Néanmoins, la formule choisie, qui privilégie les récits écrits à la première personne, permet aux auteurs de se raconter eux-mêmes, ce qui offre un effet de dialogue entre l'auteur et le lecteur, voire même un effet d'intimité. Ce collectif est une occasion pour le lecteur, quel qu'il soit, d'entrer

en relation avec la personne qu'est l'ethnologue. En plus d'entrer en contact avec ce riche monde des connaissances, le lecteur y plonge par l'un des plus beaux plaisirs : en se faisant raconter des histoires.

STÉPHANIE TEASDALE
Université Laval

DORION, HENRI, YVES LAFRAMBOISE et PIERRE LAHOUD. *Le Québec. 50 sites incontournables*. Montréal, Éditions de l'Homme, 2007, 426 p. ISBN 978-2-7619-2368-2.

Paru initialement en 2003, *Le Québec 40 sites incontournables* a connu un franc succès. La nouvelle édition de 2007 est enrichie de dix nouveaux sites incontournables à voir ou à rêver. Un nouveau chapitre intitulé « Des sites à faire rêver » ouvre dorénavant le bal : le Nunavik, le mont D'Iberville (point le plus élevé au Québec à cheval sur la frontière Québec-Labrador), les monts Otish (situés à quelque 250 kilomètres au nord de Chibougamau), deux sentinelles du Saint-Laurent (l'Île Rouge et les Îles du Pot-à-l'Eau-de-Vie) ainsi que l'Île-aux-Oies en sont les sites choisis. À noter que seul le mont D'Iberville faisait partie de la première parution. Ce site était cependant sous le chapitre « Les plus vieilles montagnes du monde ». Le titre du nouveau chapitre est bien choisi puisque le Nunavik, le mont D'Iberville et les monts Otish ne sont pas accessibles à l'auto-stoppeur. Quant aux trois îles, les photos et les textes en permettent l'accès aux voyageurs souffrant du mal de mer.

Le chapitre « Les plus vieilles montagnes du monde » s'est enrichi de la réserve amérindienne Oujé-Bougoumou et du Parc national d'Aigüebelle, deux endroits dont la situation géographique par rapport aux grandes villes requiert patience et curiosité. Quels beaux ajouts que cette réserve, une autre réalisation du génial architecte Douglas Cardinal et son équipe, et ce parc national dont l'isolement a permis d'en préserver le cachet. À défaut de pouvoir faire le voyage, la visite livresque en vaut la peine. Beaucoup plus accessible, la ville d'Arvida figure maintenant au chapitre « Où monts et plaines se rencontrent ». Quant au chapitre « Le jardin du Québec », les auteurs ont cru bon d'y ajouter la pointe Platon. Finalement, on peut visiter le monastère russe de Mansonville et le Cap-Chat au chapitre « Les ondulations du Sud ». Encore ici, belle initiative que d'inclure un monastère russe. Bien que les orthodoxes soient installés au Québec depuis longtemps, cette inclusion nourrit l'intérêt pour la différence. Cap-Chat et ses grands oiseaux fixés au sol flirte également avec le Québec de demain.